

Collection Cadastres

Aimé Césaire

La part intime

Alfred
Alexandre

Aimé Césaire
La part intime

Alfred Alexandre

Mise en page: Virginie Turcotte
Maquette de couverture: Étienne Bienvenu
Dépôt légal: 3^e trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier et Alfred Alexandre

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada

Alexandre, Alfred, 1970-

Aimé Césaire, la part intime
(Collection Cadastres)

ISBN 978-2-89712-269-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-271-3 (PDF)

ISBN 978-2-89712-270-6 (ePub)

I. Césaire, Aimé - Critique et interprétation.

I. Titre. II. Titre : Part intime.

PQ3949.C44Z55 2014 841.914 C2014-942003-X

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition,
l'aide financière du Gouvernement du Canada par
l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du
Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du
Gouvernement du Québec par le Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél.: (514) 989-1491

Télééc.: (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF interactif : Éditions Prise de parole

Aimé Césaire
La part intime

Alfred Alexandre

*Au lecteur infatigable
du livre
toujours à reparcourir
ô mon frère, ô ma soeur*

*Et j'entends l'eau qui monte
la nouvelle, l'intouchée, l'éternelle
vers l'air renouvelé.*

*Aimé Césaire, «Les pur-sang»,
Les armes miraculeuses*

L'INTIME FOSSE - Césaire a beaucoup commenté sa pratique d'écriture poétique. Et son propos qui, en soixante ans, n'a jamais varié, constitue sans doute la plus simple, la plus émouvante et la plus convaincante des introductions à son oeuvre. C'est donc Césaire qu'on se propose, ici, de suivre dans les clefs qu'il donne lui-même pour entrer dans sa poésie.

Et, à vrai dire, Césaire n'a cessé de considérer l'écriture et la relecture de

ses propres poèmes comme une des modalités du dialogue avec soi-même: «je parcours l'intime fosse alimentant mes monstres», écrivait-il dans le poème «Me centuplant Persée» (*Ferrements*).

Et, trois ans avant sa mort, dans le dernier grand entretien qu'il a accordé à Françoise Vergès et qui sera publié sous le titre *Nègre je suis, nègre je resterai*, il redira ce rapport très intime qu'il entretenait avec l'écriture poétique.

C'est dans mes poèmes, les plus obscurs sans doute, confie-t-il, que je me découvre et me retrouve... C'est dans ma poésie que se trouvent mes réponses. La poésie m'intéresse, et je me relis, j'y tiens. [...] Ce qui est au plus profond de moi-même se trouve certainement dans ma poésie. Parce que ce «moi-même», je ne le connais pas. C'est le poème qui me le révèle et même l'image poétique.

Nous sommes en 2005. Mais Césaire ne dit pas autre chose dans l'entretien qu'il accorde à Jacqueline Leiner et qui, en 1978, sert de préface à la réédition de *Tropiques*, la revue qu'il a fondée et animée de 1941 à 1945 avec son épouse

Suzanne Césaire et le philosophe René Ménil.

Je pense que la vraie poésie monte des profondeurs. Quand on reste à la surface de soi-même, ça n'est pas de la vraie poésie. [...] D'abord sans le mot, il n'y a pas de poésie. Je ne sais même pas si, sans le mot, il y a un *moi*. Vous m'avez demandé comment je conçois le *moi*. Eh bien, si je prends *mon Moi* - mon moi est vague, il est flou, il est incertain. [...] Le moi, c'est une sorte de torpeur [...] C'est le mot qui lui permet de «prendre» [...] C'est lui qui me permet d'appréhender mon Moi; je ne m'appréhende qu'à travers un mot, qu'à travers le mot. [...]

D'un entretien à l'autre, Césaire réaffirme, avec la même force, un rapport au langage qu'il a longuement analysé au n° 12 de la revue *Tropiques*, dans un article essentiel qu'il a, de manière très explicite, intitulé *Poésie et connaissance*.

Dans ce texte, qu'il donne à lire presque six ans après la première publication du *Cahier d'un retour au pays natal* dans la revue *Volontés*, Césaire soutient que l'image poétique, par sa force de dévoilement inédite, est de loin

supérieure au concept par nature toujours trop simplificateur, toujours trop assujetti aux lois élémentaires de la logique formelle.

On aura beau, note-t-il, en commentaire à la *Critique de la raison pure* de Kant, s'évertuer à ramener le jugement analytique au jugement synthétique, [...] il n'en reste pas moins vrai que dans tout jugement valide, le champ de la transcendance est limité. [Car] Les garde-fous sont là; loi d'identité, loi de contradiction, principe du tiers exclu. [Par conséquent] C'est par l'image, l'image révolutionnaire, l'image distante, l'image qui bouleverse toutes les lois de la pensée, que l'homme brise enfin la barrière.

ÉBOULIS - Cette pensée de l'ineffable, de «l'informe», nous dit Césaire, cette pensée du dessous (ces «dieux d'en bas»), son mode privilégié d'expression, c'est la parole poétique. Car elle seule permet de «racler» l'invisible.

Elle seule, «à grands coups» ou «à petits pas», s'enfonce et creuse dans le sol, rampe comme le serpent, sonde comme le sourcier et frappe la terre pour qu'en

monte, résonnant et proférée dans toute sa «clairvoyance», l'eau neuve de «la parole» enfin «dénouée», enfin libérée des «verrous» qui empêchent d'accéder à l'air pur «des mémoires respirantes».

Car la parole poétique est cet oeil qui sait voir au-delà des apparences:

l'oeil nu non sacré de la nuit récite en son opacité même le genêt de mes profondeurs
(«Le grand Midi», *Les armes miraculeuses*)

Car, en son éruption première (son «vomito»), la parole poétique est éboulis de mots et de fureurs à partir duquel donner un sens à cette part de soi dont le «brouhaha» est une énigme et un murmure qui cherche de quelle douleur il est la signification.

gravier, brouhaha d'hier
reine du vent fondu mais tenace mémoire
c'est une épaule qui se gonfle
c'est une main qui se desserre
c'est une enfant qui tapote les joues de son sommeil
c'est une eau qui lèche ses babines d'eau vers des fruits de noyés succulents,
gravier, brouhaha d'hier, reine du vent fondu...
(«Le grand Midi», *Les armes miraculeuses*)

Ce délire premier du poème qui marche
à tâtons vers son devenir, c'est lui que
Césaire met en scène dans «éboulis»,
extrait du recueil-testament, *Moi, lami-
naire...*, paru en 1982.

pensées éboulis d'abris
rêves-boiteries
désirs segments de sarments
(une combinatoire qui s'excède)
rien de tout cela n'a la force d'aller bien
loin
essoufflés
ce sont nos oiseaux tombant et retombant
alourdis par le surcroît de cendre des
volcans

hors sens. hors coup. hors gamme.
à preuve les grands fagots de mots qui
dans les coins s'écroulent.
rage. ravage. coup de chien. coup de tabac.
coup pour rien.

autant tracer des signes magiques
sur un rocher
sur un galet
à l'intention des dieux d'en bas pour exercer
leur patience.

à vrai dire
j'ai le sentiment que j'ai perdu quelque
chose:

une clef la clef
ou que je suis quelque chose de perdu
rejeté, forjeté
[...]

CHIFFRE - Césaire conçoit ainsi l'invention dans la langue comme un moyen de décoder ce que, dans *Poésie et connaissance*, il appelle «les chiffres du message personnel».

«Chiffres» qu'on peut mettre en parallèle avec cet autre «chiffre» qui, près de quarante plus tard, dans *Moi, laminaire...*, conclut, en capitales abruptes, le poème «monstres»:

gravé par la dent du sable sur le galet
- c'est mon cœur arraché des mains du séisme -

LE CHIFFRE.

Et puisqu'il n'y a pas d'autre chemin que l'entêtement des mots pour apprivoiser les monstres, eh bien!

reprenons

l'utile chemin patient

plus bas que les racines le chemin de
la graine

le miracle sommaire bat des cartes

mais il n'y a pas de miracle
seule la force des graines
selon leur entêtement à mûrir

parler c'est accompagner la graine
jusqu'au noir secret des nombres
(«chemin», *Moi, laminaire...*)

Parler... Parler encore. Afin que, par
le sang qui remonte du poème, s'expurge
l'inférieure et intime terreur.

Angoisse tu ne descendras pas tes écluses
dans le bief de ma gorge
(«Viscères du poème», *Ferrements*)

Parler. Fouiller. Contre la tentation
inconfortable de l'oubli et du mensonge.
Creuser. Chercher. Pour ne plus être
«proie» à la poitrine ouverte...

au bec du vent du doute de la suie
de la nuit ô cendre plus épaisse vers le
coeur
et ce hoquet de clous que frappent les
saisons

car il y a ce mal
ci-gît au comble de moi-même
couché dans une grande mare la sourde
sans ressac
quand le jour vorace me surprit mon odeur
(«... mais il y a ce mal», *Ferrements*)

Fouiller, donc. Pour mettre à nu ce qui se dérobe, et qui pourtant impacte la vie du corps et l'esprit. Se «proférer» aimait dire Césaire, en mettant dans ce mot l'idée d'une capacité à se projeter hors de soi, de se rendre intelligible à soi-même à travers une parole que l'on clame.

Voici à ce propos ce qu'il déclare dans l'entretien de 1978:

J'essaie d'exprimer, de dire, de proférer, de porter à la lumière, d'exhumer. Mais me proférant, je ne me profère pas en tant que moi; je profère les autres. Je ne peux imaginer, je considérerai comme un monstre d'égoïsme, un Martiniquais qui ferait de l'art pour l'art! Cela signifierait qu'il n'a jamais regardé en face de lui, ou à côté de lui. Il y a une sorte d'intolérance de la situation collective, cela m'engage

Et ce d'autant plus que:

Ce qui émerge aussi c'est le vieux fond ancestral. Images héréditaires, que seule peut remettre à jour aux fins de déchiffrement, l'atmosphère poétique. Connaissance millénaire enfouie.

Entre soleil et lune, emmêlé à la mémoire intime, ce qui, de l'ombre à la

lumière, donc, émerge après « naufrage »,
« du gouffre » d'où monte la parole « ram-
pante » et « têtue » du poète, c'est une
mémoire collective, enfouie elle aussi,
car interdite.

Une mémoire dont la morsure « féroce »
est une blessure qui revient, chaque
jour, murmurer son « sanglot » et confier
aux « coeurs rouges à l'aube » l'énigme
de « ce mal-être » qui les déchire. Ce qui
émerge alors :

C'est cette mince pellicule sur le remous
du vin mal déposé de la mer
c'est ce grand cabrement des chevaux de la
terre
arrêtés à la dernière seconde sur un
sursaut du gouffre
c'est ce sable noir qui se saboule au hoquet
de l'abîme
c'est du serpent têtue ce rampement hors
naufrage
cette gorgée d'astres revomée en gâteau de
lucioles
cette pierre sur l'océan élochante de sa bave
une main tremblante pour oiseaux de
passage
ici Soleil et Lune
font les deux roues dentées savamment
engrenées

Collection Cadastres

Nous habitons «des ancêtres imaginaires»,
«un vouloir obscur», des idées qui font
de nous des êtres de feu, de désir et de folie.

Trop d'opinions et de slogans encombrant
nos vies. Nous sommes en quête de la pensée qui
déborde. La pensée qui détourne le calendrier
des faits et gestes. Cadastres, ni arpentage,
ni registre, mais plutôt une présence,
la pensée tenace et miraculeuse
de l'être debout.

Aimé Césaire

La part intime

*choses choses c'est à vous que je donne
ma folle face de violence déchirée dans
les profondeurs*

Poème après poème, Césaire, auteur et lecteur de lui-même, bâtit, de l'intérieur, sa part de liberté. Recueil après recueil, entretien après entretien, il ne cesse de présenter son aventure poétique comme un récit de soi à partir duquel arpenter et conjurer le désastre que l'histoire a inscrit dans les corps et l'esprit de ces diasporas qui, comme des îles déportées, rêvent, à voix basse, leur innocence à retrouver.

Alfred Alexandre est né en 1970 à Fort-de-France, en Martinique. Après des études de philosophie à Paris, il retourne sur sa terre natale. Romancier et dramaturge, il est l'une des nouvelles voix de la littérature antillaise.